



# Paris-Paris via Vladi

D'est en ouest

2 . Khabarovsk

2 . Хабаровск



## Boulevard Amourski

Huit heures pétantes, heure locale. Savoir où j'arrive. Où... Trouver un hôtel. Après la chaleur du wagon, les dix degrés négatifs de Khabarovsk, avec un vent léger, me plongent dans une ambiance frisquette. Enfilons nos gants, vissons à fond le chapeau sur le crâne, fermons la parka : en avant.

L'avant en question est invraisemblablement large, droit, dépeuplé, hormis quelques chauffeurs de taxi chinois. Serait-ce le grand Lénine, ainsi emmailloté dans du plastique à rayures ? A-t-il froid, est-il malade ? Droite ? Gauche ? Gauche. Le boulevard fait dans les trois kilomètres, bordé d'immeubles de briques, avec les magasins de pièces détachées de voitures, les banques, les ateliers de réparation en tout genre qui prospèrent dans une société pas encore totalement convertie à la consommation, les ремонт (remont).

On ne sait jamais comment se tenir, marcher, à quel pas, dans une ville inconnue. On cherche des repères, là où rien ne dit rien. Alors on tient fermement sa besace, on s'arrête souvent, on se retourne. On cherche son plan.

À mi-chemin, hôtel « Versailles » : tentons notre chance. Allez savoir pourquoi, je suis à la seconde identifiée comme française par la réceptionniste, qui prend plaisir à s'adresser à moi dans un français impeccable, tandis que je lui réponds dans un russe approximatif, et cela nous amuse. Rituel du dépôt du passeport, particulièrement rapide. Chambre propre, douche. Assez spartiate, qualité « standard ». Ressortons vite ! Par quel bout prendre Khabarovsk ?





## Le marché

Pas là pour flemmarder. Il fait soleil, j'entends l'hôtel s'animer. Dehors ! Le boulevard Amourski est un rien venteux, mais le marché offre rapidement un abri riche en couleurs. Les marchands sont presque tous asiatiques, on trouve de tout. Pour faire chic avec le chapeau à pompons, je trouve une paire de gants de laine rouge à pompons aussi, ne lésinons pas sur la fantaisie. On sent comme un désir d'ordre, dans le marché : les cuvettes avec les cuvettes, les pièces détachées avec les pièces détachées, les fringues avec les fringues. Interdit de fumer. Interdit de jeter quoi que ce soit par terre.

Et voici le secteur baies, miel, confitures, sirop. Les piles de baies dont je connais un nom sur trois, les pots de miel de toutes les nuances de jaune font une muraille entre clients et vendeuses. J'essaie bien de deviner le goût de tout cela, mais les goûts sont secrets : on ne les devine jamais. Un sonore *otkouda voui ?* » (d'où vous venez ?) me sort de ma perplexité : entre les piles, j'aperçois la casquette verte et l'œil curieux de la marchande. De France ! Ça alors ! Quel bonheur est le mien ! Et qu'est-ce que fais, à Khabarovsk ? Je me promène, ou je travaille ? Et qu'est-ce que j'ai fait de mon mari ? La voisine, Lila, vietnamienne, s'intéresse également à mon cas. De même que Rada, qui a appris le français à l'école et me salue d'une citation du grand Gougo (comprenez Victor Hugo) : *Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.* Elles sont épatantes, les marchandes de Khabarovsk ! Je profite lâchement de ce petit succès local pour m'informer sur les baies - fruits d'obier, framboises, cerises sauvages, airelles, mûres, groseilles, chèvrefeuille : chacune a sa fonction, stimulante, diurétique, somnifère, digestive. Serait-il possible d'en connaître le goût ? La dame à la casquette m'en sert généreusement cinq sacs, sans rien vouloir accepter en échange que de connaître mon prénom. Elle, c'est Valia, enfin, Valentina, mais je peux dire Valia. Valia veut tout savoir : si j'aime Patricia Kaas, Dipardiou, et celui-là qui est si drôle, avec ses cheveux frisés - Lila a de la mémoire : Piérichard. J'en rajoute : je connais aussi Louis de Funès et Edith Piaf. Il se met à souffler sur le secteur des baies un vent de gaieté et d'excitation inattendu. Du coup Valia me prie de venir à cinq heures, cet après-midi, à la fin du marché. Elle m'emmènera chez elle pour un dîner russe de russe. Top-là ! Je pars avec mes baies et deux conseils précieux : ne pas rompre la chaîne du froid, il faut les tenir au congélateur ; et ce serait quand même mieux avec du sucre.







## Mouraviova, à droite

Munie de mes baies, je pique à gauche entre des immeubles de bonne hauteur, jusqu'à la place Lénine, grande comme un terrain d'aviation. On a de l'espace, dans ce pays ! Nous, nous aurions déjà construit là un quartier entier après avoir dégommé Lénine. Et soudain, ce ciel immense, au-dessus de la ville, cette rue en perspective plongeant vers la lumière... Rue Mouraviova, Mouraviova-Amourskovo, la grande rue de Khabarovsk. Cette élégance... Mouraviov-Amourski, le comte, gouverneur de Sibérie orientale, figure sur les billets de 5 000 roubles. C'est le premier à avoir donné l'Amour en frontière à la Russie et à la Chine. Prenons-nous par le bras, cher ami, le silence est léger. Je porterais une longue pelisse de zibeline, avec une grande toque de loup angora. Ça n'existe pas, le loup angora ? Khabarovsk m'a tout l'air de l'avoir inventé. Et vous, en pelisse de loup., chaussé de bottes de Paris. Et moi j'ai l'air de quoi, avec mes caoutchoucs blancs pointure 40 ?

Bâtiments de hauteur modeste. Au plus près de la place Lénine, fonctionnalisme et modernité du cinéma « Géant » et du siège de « Russie unie ». Plus on s'approche de la lumière, plus l'architecture s'ancre dans le passé : la ville s'est construite autour du fleuve, grand centre de commerce des fourrures. On y lit une ancienne prospérité. Ancienne ? Prospérité, le retour ? Tout est pimpant, d'un goût exquis, presque orgueilleux. D'une propreté à faire rougir Paris : pas un papier, pas un mégot au sol. Couleurs pastels très étudiées : il y a là une science raffinée de la couleur, de la lumière, un jeu avec les saisons - moi qui n'en vois que l'hiver finissant. Couleurs tendres côté droit de la rue, le plus ensoleillé, couleurs fortes et contrastées côté gauche. Mais voilà, je n'ai pas de pelisse de zibeline, et à vue de nez il fait dans les -12°, température clémente, mais fatigante. Sustentons-nous. L'Argo sera très bien. Pas un chat. Purée, poisson, café au lait. Oui, ça vous dit ? Moi, oui. Repartons vers la lumière.



## L' indéchiffrable

La rue Mouraviouva-Amourskovo est comme une ligne de crête. Des rues transversales en descendent, et si je dis « descendent », ce n'est pas pour de rire, pour remonter. À droite, à gauche, ça plonge. On dirait qu'un type a fait le plan d'une ville sans tenir compte des reliefs. Taillé droit dans la masse. Respecté les angles droits. Partout, des chantiers, des grues, des camions. C'est indéchiffrable. Quand j'étais petite, j'aimais les « montagnes russes » des fêtes foraines : on plongeait, on remontait, on riait, on se cachait les yeux, on criait, et quand ça s'arrêtait, on fourrait le nez dans la jupe de maman, verticale absolue. Les voilà donc, les montagnes russes ? Les vraies ?

Les routes aussi sont comme ça, comme si le plus court chemin d'un point à un autre était la ligne droite.

Le vieux cinéma s'appelle encore «Sovkino». Un plus récent - architecture fonctionnaliste - s'appelle Le Titan.: on y donne beaucoup de science-fiction et des films d'horreur.

Couleurs des balcons des immeubles soviétiques : on ne sait pas si c'est fait exprès, ou si c'est le résultat du temps et des saisons. Ces nuances de vert, d'ocre, de jaune. Des immeubles à la Bacon, marqués par le temps, l'usure, la neige, la glace, le soleil.





## Approche de l'Amour

Inexorablement, Mouraviova vous conduit jusqu'à l'Amour. Au bout de la rue, une immense esplanade où a été reconstruite l'église. Peu de passants. La pente vers le fleuve est travaillée d'escaliers, de paliers, de ferronneries, de lampadaires, de buissons, de balcons. Vous êtes dans le blanc. La Dame au petit chien est passée par ici, son loulou blanc au bout de la laisse. Tchekhov nous dit que tout cela se passe à Yalta. En est-il certain ? Il doit bien y avoir un *café Vernet* à Khabarovsk ! La plage a abandonné ses agrès, les balançoires sont décrochées. Le temps est suspendu.

L'Amour, dit aussi Dragon noir », n'a rien à voir avec l'amour. Les Mongols l'appelaient *Khara-mourèn* : « fleuve noir », « fleuve boueux ». Là, sous mes yeux, il est plutôt blanc. Large. Ici aussi, des pêcheurs sont installés en son centre. Sur la frontière chinoise. Minuscules au loin, certains ont un genre de tipi dressé à même la glace. Le chemin monte doucement vers un promontoire où, l'été, s'installe un bistrot. Arbres nus, crissement des pas sur la neige gelée. Les oiseaux sont partis.

*À quoi on pense...*

Je suis épris de l'Amour ; j'y vivrais volontiers un an ou deux. Beauté, espace, liberté, douceur. La Suisse et la France n'ont jamais connu une telle liberté. Sur l'Amour, le dernier des déportés respire plus librement qu'en Russie le premier des généraux.

Tchékhov à Souvarine  
juin 1890

Une plaque de marbre mentionne une triste histoire :

À cet endroit  
le 5 septembre 1918  
des gardes blancs  
ont torturé à mort  
16 musiciens  
austro-hongrois  
sympathisants



## Mots de ville

Khabarovsk n'est pas bavarde, on n'y lit que le nécessaire dans des rues peu encombrées de calicots, de publicités. J'ai cru oublier, un instant, ce que la ville crache de mots à l'impératif : faites ceci, achetez cela, allez ici, repartez là. Une ville lisse, douce. Le nom des rues, le nom des lieux. Un monument rend hommage aux citoyens les plus méritants de la ville, il ne présente plus que neuf cases vides. La maison de la culture invite à la danse et à la musique. : tango, valse, salsa... Quelques incitations à s'engager dans l'armée - *servir son pays est un devoir sacré* -, des appels au civisme - *Beaucoup tient à toi : un Khabarovsk beau, fleuri, propre*. Sur des façades, de la propagande politique - élections en vue : *Territoire de Khabarovsk - ici commence la patrie, Des régions fortes - Russie unie*. Des appels à voter dimanche prochain. Et surtout, dans un centre commercial, le Michka : « Est-ce que tu as auprès de toi un gentil Michka ? ». Michka est tout nu, ou il a un petit pull rouge, ou un bonnet bleu. Ma besace ne suffirait pas au repos d'un michka khabarovskien. Dommage.

## Irruption du réel

Trois dessins au pochoir sur les piliers de la rambarde de la promenade. D'une violence extrême, racistes, antisémites. J'ai les photos, mais vous ne les verrez pas. Il n'y a donc pas que de la douceur, à Khabarovsk.



На контрактную службу в  
ДВО ты можешь поступить  
через военкомат.

**СВЯТОЕ ДЕЛО - РОДИНЕ СЛУЖИТЬ!**

## Jardin public

Un immense jardin public surplombe le fleuve au-delà de la promenade, que l'on devine joyeux l'été. On trouve là la statue de Mouraviov-Amourski, et une stèle en souvenir de la participation de V.P. Tchkalov, grand aviateur, à un meeting aérien, le 2 août 1936. Tchkalov est mort dans des circonstances idiotes : le 15 décembre 1938, pour l'anniversaire de Staline, il est mandaté pour à la fois effectuer le premier essai en vol d'un nouveau chasseur et en profiter pour saluer, du ciel, le petit père des peuples en sa datcha. Mais au retour, en raison du grand froid, panne de moteur : l'avion s'écrase.

On trouve aussi un arbre à voeux, avec ses rubans de couleurs qui flottent au vent, j'y nouerais volontiers quelques rubans rouges, jaunes, bleus. Il faudrait que je verse quelques gouttes de vodka au pied de l'arbre, pour les esprits, qui en sont très friands. Les oiseaux ont fui, mais les esprits restent là, entre ciel et terre, leur vie est comme ça. Ils nous ont à l'œil.

Les musées de la ville ferment le jardin, ravalés dans des tons de rose, de bleu, de parme et de blanc. Le superbe bâtiment jaune vif, c'est la piscine. Tout au bout, en rejoignant la ville, l'église toute neuve éclate de bleu et d'or.







## Bois, brique

Des quartiers entiers sont faits de maisons de bois, certaines en bon état, mais beaucoup à l'abandon. Les plus belles sont occupées par des commerces ou des bureaux, les plus anciennes logent une population probablement très pauvre, et ne disposent pas de l'eau courante : les femmes vont à la pompe. Pauvres ou riches, les maisons sont toutes brodées, au pourtour des fenêtres. Quelque petite plante s'abrite derrière la vitre. Parfois un chat. Couleur vive ou pastel, bois brut, sur soubassement de brique, de pierre, de bois. Les barraudages sont travaillés. Qu'elles soient droites ou de guingois, elles ont toutes un charme infini, le caractère d'un refuge nécessaire : elles ont tout l'air de la tiédeur. On devine les chaussons de feutre, le thé brûlant, la soupe au chou et l'impeccable propreté de l'intérieur russe.

La brique, rouge, blanche, grise, est réservée à de solides bâtiments, mélangée à un granit clair. L'hôtel Sapporo, au bout de Mouraviova, hôtel de luxe, est ainsi, avec ses fenêtres en forme d'oignons, ses balcons, ses alternances de matériaux.

## Mouraviova, à gauche

C'est le côté le moins ensoleillé de la rue, on y trouve des banques, le théâtre, des cinémas. Et les sculptures de glace sans lesquelles l'hiver urbain serait triste ! Seulement... elles fondent déjà ! Non, ce n'est pas normal : не нормально.



## Chez Valia

Dix-sept heures, me revoici au marché, section baies et miel. Valia a passé la journée debout dans le froid, avec une veste matelassée verte comme sa casquette et un gilet en nylon bleu. Face à son air incrédule, je lui demande si elle pensait que j'aurais oublié. Elle le pensait. Elle me montre ses valenki et ses gants, jette un œil rigolard sur mes bottes pointure 40 : *t'as pas froid, avec tes bottes de fermière ?* Je mesure à la seconde le caractère ridicule et peu approprié de ma tenue, et que je suis condamnée à porter ma croix sur encore plus de 10 000 km. Sauf à acquérir dans un *torgovii tsestr* (centre commercial) une de ces paires de bottes à talons dont la seule vue est une torture. Valia range sa marchandise. Pas besoin de frigo, la chaîne du froid est garantie pendant une bonne partie de l'année. Et en été, Valia, tu fais comment ? En été, je suis à la datcha.

On fait les courses : tomate, lard frais, poisson fumé, concombre. On prend le tramway, qui brinquebale quelques kilomètres à travers les montagnes russes de Khabarovsk pour nous déposer dans un quartier où constructions neuves - deux tours sont coiffées d'auréoles! - chantiers, maisons de bois, cabanes de briques, petits jardins, esplanades en pavés de béton, terrains vagues et bosquets s'entremêlent et cohabitent. Voici l'immeuble, avec son digicode mécanique. Comme la plupart des immeubles collectifs russes, entrée et escalier sont dans un état abominable, puant la pisse et couverts de graffitis. Les appartements ont été vendus, réhabilitant la notion de propriété. On a juste omis de préciser en ses détails la notion de copropriété... Faut-il parler de l'ascenseur ? On l'aurait souhaité carrément en panne. Mais ne vexons pas notre hôte. Troisième étage. Valia ouvre sa porte, blindée à ses frais, précise-t-elle. En surgissent simultanément un souffle de chaleur, de la musique à tue-tête et de la lumière en veux-tu en voilà. Valia m'a pourtant dit qu'elle était seule. C'est justement la cause de la chaleur, de la





lumière et de la radio : quand son mari est absent, elle déteste arriver dans un appartement qui semble inhabité. Prêt de pantoufles. L'appartement est grand, trois pièces et une cuisine de bonne taille. Valia me fait visiter : « Ici, j'ai tout, tout, tout, mais c'est vieux. À la datcha, j'ai encore plus, et tout est neuf, même le grille-pain. Ici, je m'en fous, Ce n'est pas l'argent qui manque. C'est le temps ». Valia épluche des pommes de terre, prépare tomates et concombre et se livre à un interrogatoire en règle sur Paris. Au menu : les salades, puis les pommes de terre avec crème aigre, poisson fumé et lard, et une bière. Café. On passe au salon, jardin d'hiver avec des rideaux dorés, un bouquet gigantesque de lys en tissu ramené de Chine. Valia effeuille avec moi ses albums de photos : avec les enfants en Crimée, avec sa fille en Chine, avec les voisins à la datcha. Je ne sais si elle perçoit ce que ces photos, pour moi, ont d'étrange, moi qui me glisse en catimini dans une intimité lointaine : les gros nœuds roses sur les cheveux d'une petite fille, ce monsieur en caleçon de bain tricoté, les bébés sous leurs bonnets, le sourire éclatant d'or du tonton. Mais la Crimée, on n'y va plus. Ni à Sotchi. Trop loin, trop cher. Reste la datcha, où il y a tout tout tout. Un tout que ne prendront pas ces scélérats de milliardaires. La fille de Valia voudrait partir en Angleterre. Sa nièce est bien au Canada ! Mais Valia n'ira pas à l'Ouest : sa sœur est rentrée du Canada complètement sidérée : nous, ici, tu as vu, on achète au marché, chaque jour, ce qu'on veut. Au Canada, imagine ça, ils prennent la voiture, et une fois par semaine, ils vont au magasin, ils remplissent leur frigo, et voilà. Non, ce n'est pas une vie. Valia enseignait l'économie dans une école de Khabarovsk, elle a pris sa retraite, elle s'occupe au marché - et puis ça fait des sous. Elle compose des poèmes en toute occasion, parce que son cœur déborde, pour dire à sa fille qu'elle est belle, à son mari qu'il est le meilleur des hommes. Vingt-sept degrés dans le salon, la lutte contre le froid, la nuit en train, le décalage horaire : ma capacité d'éveil semble épuisée. Valia me ramène au tramway, la lune est floue.





## Le musée

L'hôtel Versailles, c'était palace... Eau chaude, couette douillette, petit déjeuner tranquille, préparation du sac pour la suite des événements. On ne manque pas d'activités, en voyage ! Je suis dehors dès dix heures du matin. Sur la facture que m'a remise la réceptionniste, je remarque avec amusement que je suis de nationalité russe. Ce que cette erreur me réjouit ! Pas grand monde dehors. Le tramway n'ayant plus de secret pour moi, direction le musée, en bordure de l'Amour. L'accueil est chaleureux - une étrangère, en plein hiver ! - la caissière découpe avec un soin un peu lent, mais précis, à l'aide d'un double décimètre, mes deux tickets, celui qui vaut pour ma personne, celui qui vaut pour ma boîte à savon photographique. Elle a un chapeau de fourrure blanche en forme de *kokochnik* - cette forme typiquement russe qui coiffe les églises et donne grâce aux fenêtres anciennes, une peau blanche presque diaphane et des yeux d'un bleu maritime.

Les animaux : le bestiaire de l'est lointain m'enchanté, j'y retrouve les acteurs de mes livres d'enfance, l'ours, le renne. Le tigre. Des phoques. De somptueux oiseaux. Des animaux de toutes les tailles, à fourrure blanche. Des ossements de mammoth. Comme j'ai oublié mon dictionnaire à l'hôtel, je ne sais pas donner à chacun son nom, et m'en trouve très bête. Les scolaires, fortement encadrés par la maîtresse, les parents, le personnel du musée, sauront tout sur l'ours à la fin de matinée. Les petite filles ont des noeuds dans les cheveux. Les garçons, comme partout, se poussent du coude, pensent à autre chose...





## Peuples-racines

Les Russes, ici, ont colonisé. Ce n'était pas un désert. Les Américains ont leurs Indiens, les Russes ont leurs peuples-racines. Reconnaissons aux musées de l'est lointain de ne pas les rayer de la carte. De poursuivre les collections : Valia m'a raconté avoir donné au musée de Khabarovsk un manteau brodé, peau de renne, avec les bottes assorties, qu'elle tenait de sa grand-mère, qui elle-même... Allez savoir. On n'est pas en Amérique : difficile de faire miroiter la terre promise quand celle-ci est aussi terre de relégation - depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. Et pourtant, vieux-croyants, aventuriers, explorateurs, singuliers en tout genre, trouvent en Sibérie une démesure à la mesure de leur désir, à la démesure de leur désir. Tandis que les peuples-racines, fussent-ils nomades, cultivent leur savoir-être, magnifient la couleur, font leur miel de leur environnement. Evenks, Nanais, Toungouses... Qui la fourrure, qui la laine, qui la peau de poisson. Qui le fil d'or, qui le fil rouge. Sans Christian Lacroix.

Il existe des peuples comprenant, à cette date, cent sujets. Il existe un peuple dont un seul sujet parle encore la langue, les Alioutortsi, dont il reste quatre femmes.

On en reste un peu hébété. Devant cette peau de renne brodée d'or : « être toungouse, 1896 ». Mon grand-père avait trois ans. Devant ce berceau semblable à une barque portant l'enfant jusqu'au sein maternel. Devant les broderies en arabesques. Devant les chinoiseries qui sont sans doute simplement chinoises. On n'a pas encore lu, mais cela ne saurait tarder, tout ce qu'a écrit Boris Chichlo, ethnologue chargé de recherche au CNRS, directeur du Centre d'études sibériennes à l'Institut d'études slaves.



18

964

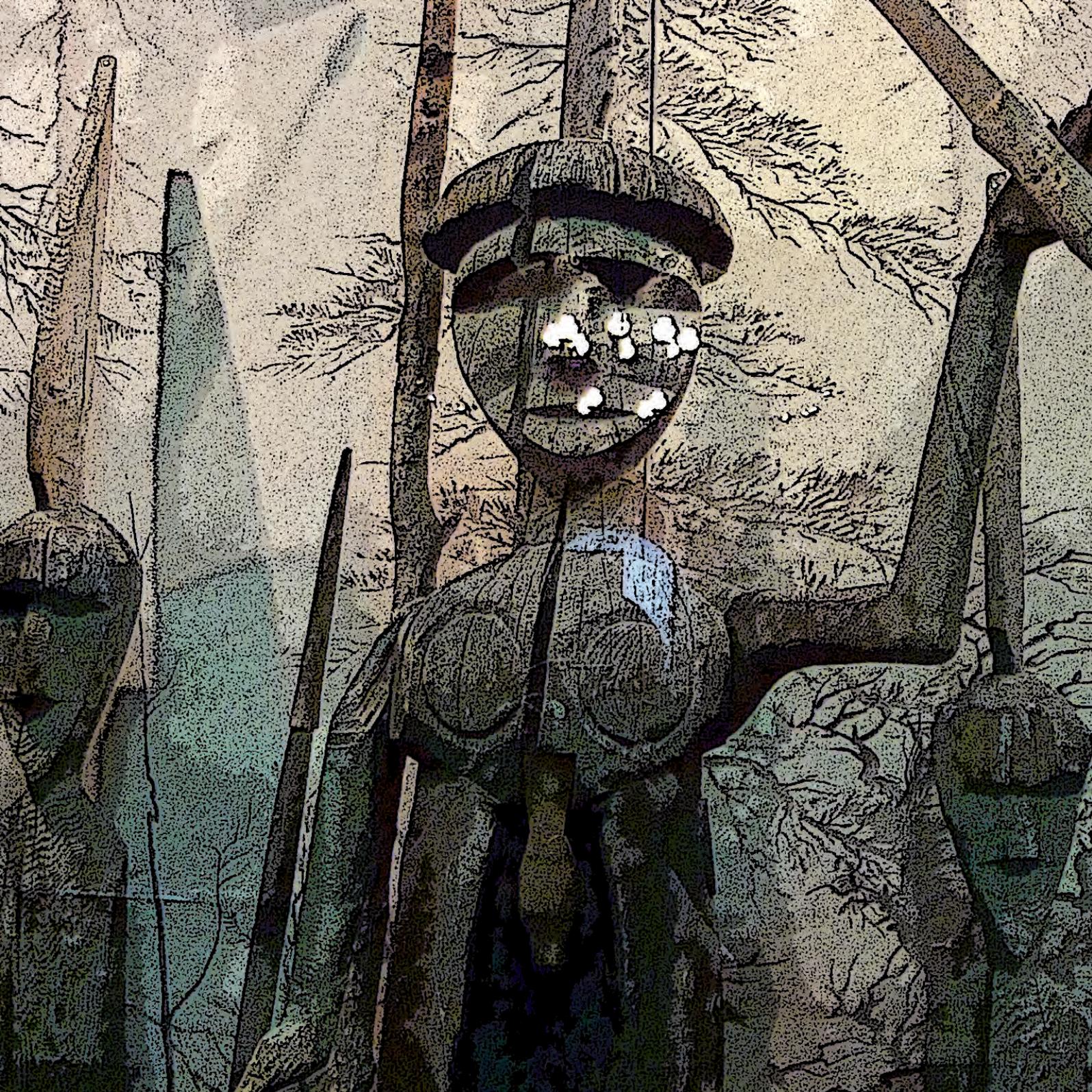
ТУНДРА

ТУНДРА

## Chamanes

Il y avait, dans le jardin public, un arbre à nœuds, un arbre à vœux. Coutume mondaine ? Qui dira l'étendue du chamanisme, ici, fût-ce au titre de superstition ? Valia et ses plantes. Au musée, les figurines de bois avancent vers vous, mains en avant. Pour vous tenir à distance ? Pour faire la preuve de leur innocence ? Il y a la femme, christ(e) entouré(e) de ses larrons, tenant la faux. L'homme au chien : le chien a les yeux bleus couleur de ciel, des yeux de lapis-lazuli. L'homme aux antennes de phallus, trois humains dans sa poche-kangourou. Celle qui porte les humains comme autant de pinces-à-linge autour du cou. Le barbu de tragédie, masque aux yeux étroits, aux joues scarifiées. Le petit bonhomme au nombril carré, le poisson volant et à pattes, de minuscules figurines articulées (c'est obligatoirement, comme on dirait ici, « sculpté en place »), des animaux. Une bonne heure chez les chamanes et leur figures de bois : qu'ont-ils à nous dire, de leurs yeux creusés, de leurs bouches de pythie ? J'ai souvenir de l'os très travaillé, trouvé au nord d'Irkoutsk dans un voyage d'avant, et qui a pour moi ce sens exclusif : un point d'interrogation sur les pratiques, les croyances, les pensées humaines. Ici, la salle est pleine de points d'interrogation.





## Russitude

Le musée ne pouvait ignorer les Russes ! Dès 1910, la belle maison blanche et verte de Mouraviova était la « douma ». Ce n'est pas vieux, Khabarovsk : ville fondée en 1858. Ce qui ne signifie pas qu'il ne s'y passait rien avant. Mais ainsi va la Russie : très administrée. Une ville est une ville, un territoire un territoire, une république une république. Ils ont apporté leurs broderies, leurs meubles, leurs savoir-faire de Carélie ou du Caucase, leur « krassnii ougol » (le « beau coin » : dans un coin de la pièce, les icônes, les objets précieux), leurs photos. Leurs classes sociales, paysans, fonctionnaires, ou rien du tout - mais les rien du tout, le musée ne les mentionne pas.

Il est midi, dans le « bureau du fonctionnaire » la gardienne se refait une beauté, une lichette de rouge à lèvres.

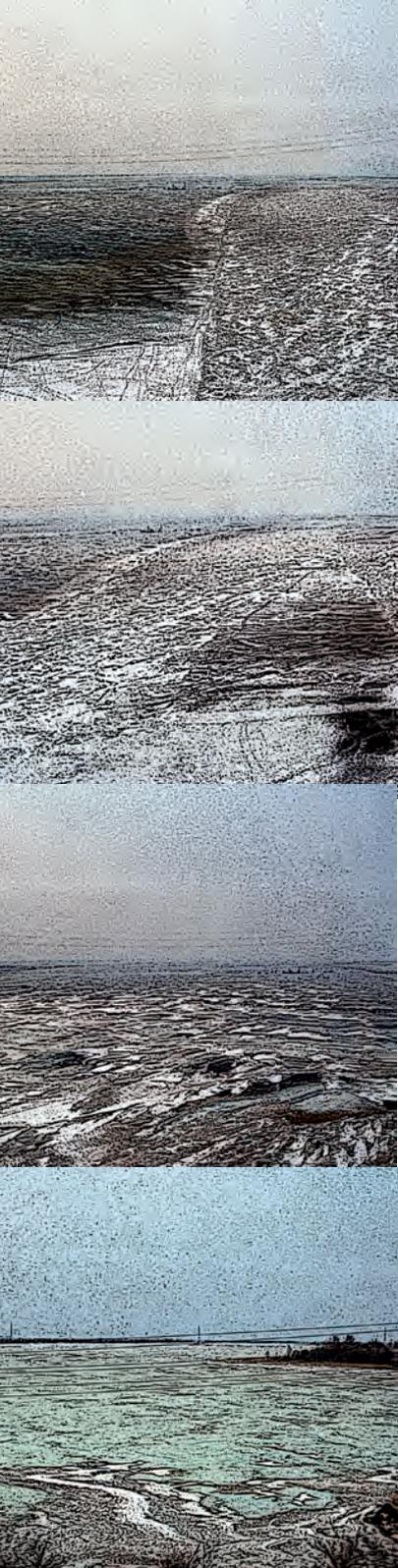
Au dernier étage du musée, le diaporama : une bataille. Ne me demandez pas laquelle. C'était peut-être avec les Chinois, ou les Japonais. Ou entre Russes. D'un « réalisme (socialiste) » saisissant.





## Trente heures de train

Potage, poulet-purée, gâteau tropical, thé... Pour 204 roubles (environ 6 euros), le déjeuner au Gastronomo est paisible et fort bon. En route pour la gare. Il faut choisir le sens de son déplacement : *Zapad* ou *vostok* ? Ouest ou est ? *Zapad*. Le train est à quai, avec une belle locomotive rouge. Les cheminots ont donné un coup de masse à chaque essieu, histoire de s'assurer qu'ils sonnent bien. 16 h 30, heure locale, 26 février. Je serai le 28, à 8 h 42, à Tchita, heure locale, en ayant changé de fuseau horaire. Tchita, c'est Moscou + 6 heures. Un peu plus de trente heures de voyage dans l'Amour, puisque c'est le nom de mon train. Un train bleu. Je voyage en *koupé*, quatre places dans le compartiment. À Khabarovsk monte une dame d'un âge honorable. Une femme jeune accompagnée d'un homme et d'une petite fille l'installent dans le train, l'embrassent, pleurent et rient. Ils se font des signes d'adieu, agitent la main, font semblant de vouloir arrêter le train. Je suis seule dans mon compartiment aux rideaux bleus. La provodnitsa dépose le linge. J'installe ma couchette. L'oreiller est grand, gros, épais, tendre. Un édredon. Je vais fumer une cigarette dans le sas. Trente heures, et je n'ai rien à manger, que des bonbons « Karovka » et « blanc-manger », deux clémentines et du chocolat. Imprévoyance... Le paysage défile, bouleaux, villages, petites gares bleues ou jaunes. On longe l'Amour. Gelé, large, bordé d'herbes rousses, bleu, vert, blanc, tourmenté.





**Arseniev voyageur**

Gare de In. Un homme dans mon compartiment : Arseniev en personne ! Hautes bottes de cuir, pelisse, chapka sibérienne. Il m'adresse un viril *zdrastvouitié*, planque sac, chapka et pelisse sous la banquette, arrange sa couchette. Sort un polar d'Akounine, s'allonge, bouquine. Très digne, jeune et beau. À la gare de Birobidjan, la nuit est presque là. Arseniev lit : je ne connais pas encore son Akounine, sans doute n'est-il pas traduit en français. J'opte pour le wagon restaurant. Vide. Il y a le cuistot, la serveuse, un homme aux fonctions indéfinies. Mon arrivée les perturbe, ils buvaient tranquillement une bière. J'en commande une aussi : Sibirskaia Korona. Une soupe. Des boulettes avec des pommes de terre françaises (frites). Le trio m'observe, se fait gentil à la russe, c'est-à-dire : pose en bougonnant un bouquet de fleurs sur ma table, lâche des sourires instables, parle bas. Finit par me demander d'où je viens. Que répondre ? Dans l'absolu, je viens de France. Relativement, je viens de Vladivostok, puis de Khabarovsk. Je ne suis pas certaine que ma position relative leur importe, ni qu'ils l'ignorent. Je m'en tiens à l'absolu : je viens de France. Ils se concertant en silence, reportent leur regard sur moi : de France. La serveuse verse le reste de ma bière dans mon verre, signe d'une grande déférence. Je paie, retourne dans mon compartiment. Arseniev dort. Je me couche, m'emperlificote dans mes pull-chaussettes-pantalon pour revêtir mon sublime pyjama noir et rose. M'endors. Le store est ouvert, les petites gares à peine éclairées me font ouvrir un œil de temps à autre : Birakan, Izviestkov, Obloutché, Koundour Khab, Arkhara, Boureia, Zavitaia, Iekaterinos, Pozdiéievka, Vozjeievka, Biélogorsk (1/2 heure d'arrêt), Svobodnii... Au petit matin, Arseniev se réveille, se fait un café, enfile pelisse et chapka. Il est 7h51 heure locale, nous sommes à Ouchoumoun, 1 minute d'arrêt. Il m'adresse un *vsio dobrovo* (« que tout aille bien ») très doux, quitte le compartiment. Il n'y a rien, à Ouchoumoun : un quai. Un homme en chapka et pelisse. Une route. Une cabane. Sur la route, un 4x4. Sans doute pour Arseniev. Plus loin, dans la neige, depuis le train, j'aperçois un genre de fortin comme on en voit dans les westerns : quelques constructions de bois à l'intérieur d'une palissade.



## Dedans dehors

Ce train fait un bruit très doux. Il berce. Tentative de lecture : *Le premier grand voyage en chemin de fer*, de Kafka. Pas assez de lumière. Deuxième tentative de lecture : l'anthologie de la poésie russe, bilingue. Troisième tentative : un fascicule sur Medvedev qui m'a été remis dans la rue par des militants de Russie Unie. Je finis par ouvrir mon dictionnaire et recopier des mots sur mon calepin. Entre chaque mot, je vérifie la constance du paysage. Et puis on peut aussi lire le train, ses quelques mots, ses consignes, ce que dit le samovar, le règlement....

## Oblomovisme

Vitre embuée, givre dans le sas. Le soleil dans les yeux. Ne rien faire. Je m'adonne à la meilleure des maladies russes, l'oblomovisme. Chaussé mes bottines en tricot, enfilé un tee-shirt. Me suis enfouie dans l'oreiller-édredon de la RJD, un livre à porté de main: ne pas lire. Le train chante.

---

*Et Oblomov lui-même ? Il était l'expression parfaite et naturelle de ce calme, de ce contentement, de ce silence imperturbable. Comme il réfléchissait à son train-train auquel il s'habitait de plus en plus, comme il l'observait attentivement, il finit par décider qu'il n'avait pas à aller plus loin, qu'il n'avait plus rien à chercher, que l'idéal de sa vie s'était réalisé, bien que ce fût sans poésie, sans ces couleurs avec lesquelles son imagination lui avait jadis dépeint la vie seigneuriale large et insouciante dans sa campagne natale [...] Il considérait sa vie actuelle comme le prolongement de cette même existence oblomovienne, mais dans un décor différent et à une époque différente. [...] Il parvenait à se débarrasser de la vie pour peu de frais, à lui extorquer le repos imperturbable qu'il s'était assuré.*



## Nina et le géorgien

Moi aussi, café : la provodnitsa met un point d'honneur à m'apporter dans le compartiment un de ces « trois en un » dont Nestlé a le secret (un mélange de trois poudres : café + lait + sucre), bien allongé. C'est chaud. Avec un « Korovka », une clémentine et deux carrés de chocolat, voilà un petit déjeuner très honnête. Le hangar d'une gare affiche ses couleurs, en rouge et blanc : « Pour le 50<sup>e</sup> anniversaire du grand Octobre ». On voit un cosmonaute, une usine, des ouvriers, un train. Les dessins sont manifestement entretenus. Rénovés chaque année. À quai, le train Skovorodino-Taldan. Les voisins des autres compartiments s'affairent, passant qui avec sa trousse de toilette sous le bras, qui son paquet de cigarettes. La sandale est de mise. il fait 27°. On commence à s'accouder dans le couloir pour voir le paysage, se réjouir des bouleaux, tuer l'ennui. Je m'accoude.

La fenêtre en vis-à-vis de mon compartiment est très embuée. Ma voisine m'invite à partager la sienne, me demande si je voyage pour du travail. Non, juste pour voir à quoi ça ressemble, la Sibérie, en hiver. Selon elle, rien ne va plus : pas de neige, cette année, ou alors une neige sale. C'est inquiétant. Êtes-vous seule ? Je lui dis que oui. Elle est horrifiée. Seule ! Mais vous n'avez pas peur ? Que fait votre mari ? Je suis seule, je n'ai pas de mari et je n'ai pas peur. Peur de quoi ? De rencontrer des personnes comme elle ? Elle me voudrait du mal ? Mon aplomb la fait rire, de même que le voisin de l'autre fenêtre. « Vous faites rire tout le monde, même le Géorgien. Moi, je m'appelle Nina, je vais à Saint-Pétersbourg » – Vous habitez Khabarovsk ? – Oui, ma famille est là depuis 1937. Mon père a été fusillé. Oh, ce pays.... Staline, Staline, comment pourrait-on effacer cela ? Et Nina raconte. J'avais été prévenue : il n'y a que le train pour entendre les histoires russes. On ne se reverra pas, on est là dans une indolente et tiède intimité. De 1929 à 1953, Khabarovsk a « accueilli » 172 700 prisonniers dans le « dal'lag ITL » - camp de redressement par le travail de l'est lointain. Occupés à des travaux ferroviaires, routiers, fluviaux et agricoles. Le père de Nina était de ceux-là, rejoint par sa femme, qui abandonne un appartement à Saint-Pétersbourg. Nina grandit sans père, devient professeur de mathématiques, d'abord au collège, puis pour les adultes, en cours du soir. Se marie, a des enfants, divorce.



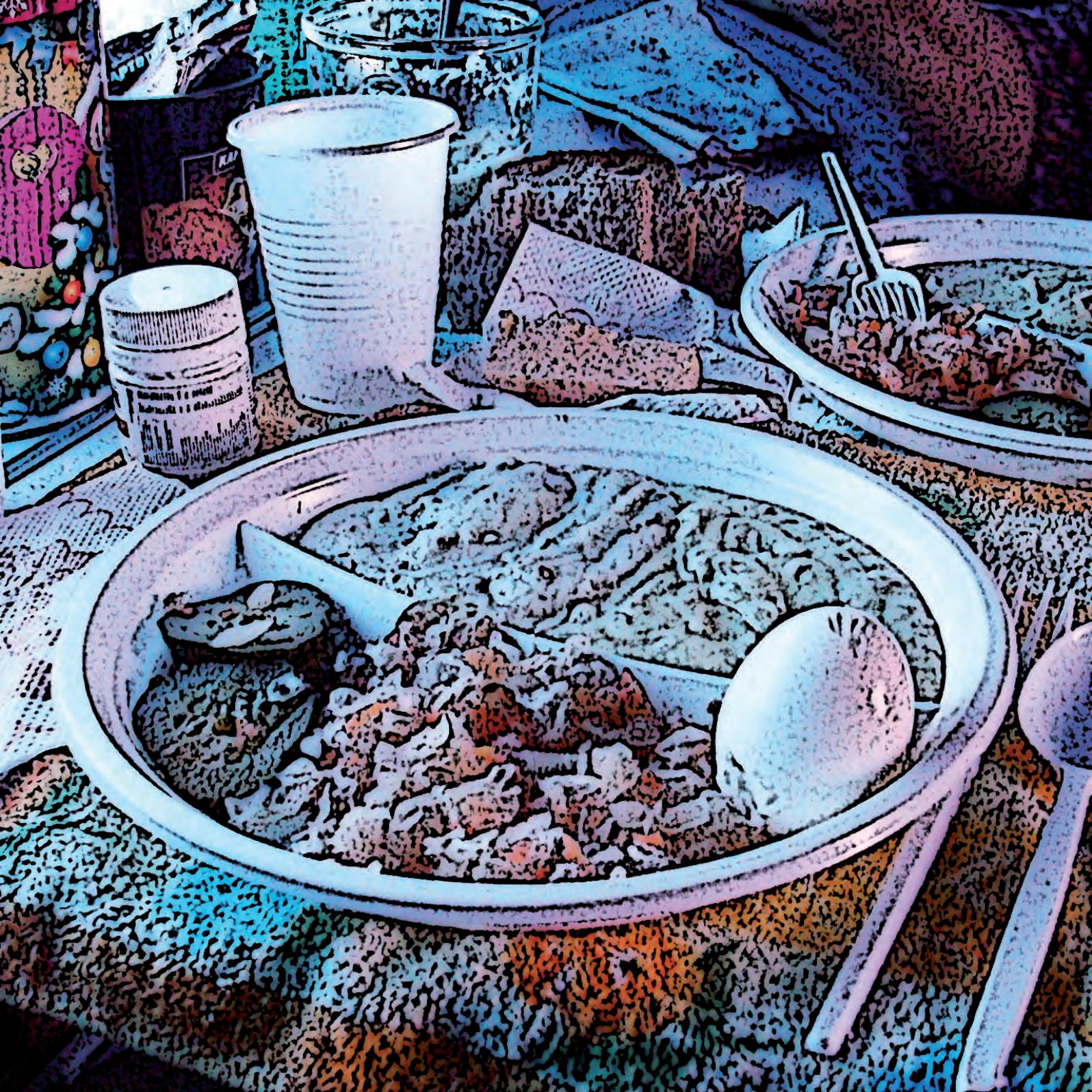
ИМЕНИ 50-ЛЕТИЯ ВЕЛИКОГО ОКТЯБРЯ

УВАЖАЕМЫЕ Пассажиры

« Dochetchka ! » Nina embrasse une photo de sa fille, soudainement sortie de la poche d'un pantalon hawaïen aux couleurs éclatantes. Puis embrasse une double icône portative. Dochetchka, c'est la dame du quai de Khabarovsk. Nina croit que je vais d'une seule traite à Moscou, mais je l'informe que je m'arrêterai à Tchita. À Tchita ? Quoi faire, à Tchita ? Le Géorgien s'en mêle : « Hé, même les Géorgiens s'arrêtent à Tchita ». Nina est ahurie. J'ai le sentiment de lui avoir dit que j'allais à Vesoul après un séjour au château de Versailles. À brûle-pourpoint, le Géorgien me demande si Sarkozy est géorgien. Il se trouve des ressemblances avec notre tovaritch president'. Les cheveux, la peau, le nez, l'allure... Il est comment, ce président ? Dans le compartiment, on estime qu'il y va un peu fort à la manœuvre, côté femmes. Quel homme ! On a suivi avec intérêt ses aventures, le yacht, la première femme, puis l'autre, elle est quoi ? espagnole ? Ah, italienne...

Nous regardons par la fenêtre défiler les bouleaux. Italienne, espagnole, finalement, ça doit bien être la même chose : c'est loin. Le chapitre politique était ouvert. Nina votera Medvedev. Il est jeune, il est gentil, il ne boit pas, il est amené par Poutine, et c'est quand même bien Poutine qui a remis le pays d'aplomb. Medvedev sera un autre Poutine, en plus rond. Intelligent, instruit. Avec eux, la Russie se tient droite. Le Géorgien est perplexe : « on est bien seuls, pour se débrouiller ». Votera, votera pas ? Il ne sait pas. Nina est furieuse : ne pas voter ! Ah non, il faut voter. C'est le premier pas de la démocratie. C'était mieux, avant, quand c'était l'union soviétique ? Oui, il y a des choses qui étaient mieux, tout le monde avait un travail, même pour ne rien faire, un revenu, même modeste. Tandis que maintenant... Mais tant de morts, tant de morts. Silence. Le Géorgien fait le compte des vivants : « 2% de trop riches, qui nous volent, 2% de trop pauvres, qui nous volent aussi, et puis le reste ». Nina s'informe sur la retraite en France. Travailler 41 ans ? Oh la ! Faut réfléchir... En Russie, il faut avoir cotisé 25 ou 20 ans (selon qu'on est homme ou femme). Nina a cessé de travailler peu après la chute de l'URSS, elle a fait des petits boulots. Seule privilège maintenu : un voyage annuel en chemin de fer.

Nous papotons, et elle prépare le déjeuner : d'où sort-elle tout ça ? D'un sac rempli de provisions, il y en a pour ses six jours de train...



## À quoi on pense

L'homme est le roi de la nature » rend ici comme nulle part ailleurs un son étrange et faux. Si, par supposition, tous les hommes qui vivent de nos jours le long de la grand route sibérienne se donnaient le mot pour anéantir la taïga et s'armaient pour cela de haches et de torches, on verrait se répéter l'histoire de la mésange qui avait voulu mettre le feu à la mer. Il arrive que l'incendie dévaste la forêt sur une demi-douzaine de verstes mais, sur la masse de l'ensemble, l'espace brûlé se remarque à peine, quelques dizaines d'années s'écoulent et à l'emplacement de la forêt incendiée il en pousse une nouvelle encore plus dense et plus sombre.

Anton Tchekhov  
à Souvarine  
27 juin 1890

## Nuit bleue

Nina et moi, on ne se quitte plus. Son compartiment prend des allures de campement, on y est « comme à la maison », tout sous la main. La double icône et la photo de « dochetchka » sont calées contre la boîte de bonbons, tout ce qui peut ressembler à un crochet est occupé. Désolation : sur des dizaines de kilomètres, la forêt est calcinée. Calcines les arbres, calcinées les petites isbas, calcinées les cabanes.

Nina feuillette ma vieille anthologie de la poésie russe du XX<sup>e</sup> siècle. Elle s'attarde sur la date du copyright : 1970.

– Tous ces talents partis au loin, perdus pour nous, vous, vous les aviez, nos trésors, et nous, et nous...

– Alors, Nina, lisez pour moi.

### ОПРЕДЕЛЕНИЕ ПОЭЗИИ

Это - круто налившийся свист,

Это - щелканье сдавленных льдинок.

Это - ночь, леденящая лист,

Это - двух соловьев поединок.

### Définition de la poésie

C'est un chant qui s'enfle et qui monte

Le claquement de glaçons écrasés,

C'est le froid de la nuit sur les feuilles,

Ce sont deux rossignols qui s'affrontent

*Trad. N. Struve*

Et Nina lit, Pasternak, Essénine, Akhmatova, Ivanov... Me tend mon livre : à toi ! Et là, c'est franche rigolade. La nuit bleuit, j'invite Nina au restaurant. Elle enfile un joli gilet rose, dans le style de nos liseuses. Met des boucles d'oreilles et un collier de fausses perles. Je tente une explication sur la polysémie, en français, de « liseuse ». Il n'est pas certain que j'ai réussi à me faire comprendre de Nina. Qui me tend un papier : l'adresse de sa nièce, à Piter: « si tu vas là-bas, elle aura une chambre pour toi ».

Dans l'immédiat, c'est à Tchita que je me rends.









